

qui allait siéger pendant la session à Saint-Jean !
Tempête, froid excessif, rien ne manquait pour faire de cette excursion un voyage d'agrément.... polaire.

Seize jours ont suffi aux heureux époux pour arriver à destination.

* * Les premiers rayons du soleil de printemps sont arrivés, et la neige fond sous leurs chauds baisers.

La terre rejette le grand drap blanc qui la couvrait et va s'éveiller de son long sommeil.

En la revoyant, les vers du vieux Ronsard me reviennent à la mémoire :

Je te salue, ô terre, ô terre porte-grains,
Porte-or, porte santé, porte-habits, porte-humains,
Porte-fruits, porte-tours, calme, belle, immobile,
Patiente, diverse, odorante, fertile....

Dans quelques jours va venir le temps des semailles, cette saison pleine d'espérances et de promesses, et nous allons revoir le cultivateur dans son champ, confiant à la terre la semence bénie, et priant Dieu de la faire germer et murir.

Voici, de nouveau, l'habitant à l'œuvre, creusant ses sillons....

Puis, comme ses aïeux les semeurs de Saintonge,
Une dernière fois, d'un geste solennel,
Dans le bissac de toile entr'ouvert sa main plonge
Et jette le froment, en croix, aux vents du ciel.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La Revue du Monde latin, de Paris, qui paraît déjà depuis plus de dix années, est entrée avec le numéro du 1er mars dernier dans une voie nouvelle. Sans abandonner l'étude des races latines, elle va consacrer régulièrement une partie de son recueil aux questions slaves. Le baron A. d'Avril et le marquis de Barral-Montferrat dirigeront ensemble cette publication, qui s'appellera désormais *Le Monde latin et le Monde slave*.

Reçu, le rapport préliminaire du comité de l'Assemblée Législative chargé de s'enquérir des causes de l'émigration dans nos campagnes. Il y a là d'excellentes notions compilées et dont la presse patriotique pourra et devra faire bon profit pour entrayer le mouvement migrateur qui a tant désolé notre province, et commence, à cette heure, à se ralentir, avec réaction salutaire. Nos gratitude à M. le député provincial pour le comté de Wolfe, notre confrère M. Chicoyne, président du susdit comité qui nous communique cette brochure.

Parmi les derniers envois, reçue une romance en fort jolie musique : *Si le bonheur est un rêve*, pour laquelle nous remercions l'auteur, M. W. Claude, facteur de pianos à Ste-Thérèse de Blainville.

Autre publication musicale, périodique, celle-là : *Le Piano-Canada*, publiant des romances et de la musique de choix, pour les divers instruments, piano, mandoline, etc. Avec son titre, qui tient de l'art et du patriotisme, ce gentil journal nouveau se présente très bien et semble destiné à faciliter beaucoup l'acquisition à bon marché de la belle et bonne musique. S'adresser au No 66, rue St-Jacques, Montréal.

On nous adresse une bien intéressante brochure, dans la plus nette et agréable forme : *Notes historiques sur l'institution catholique des sourds-muets, pour la province de Québec, dirigée par les Clercs de Saint-Viateur, Mile-End, Montréal*.

Il faut parcourir cette soixantaine de pages, magnifiquement illustrées, pour constater la somme

énorme de bien que fait cette œuvre pour notre société en procurant l'instruction et l'éducation pratique qu'il leur faut à ces pauvres enfants déshérités de la nature. L'école industrielle du Mile-End et la ferme-école d'Outremont, encore plus importante, vu que, l'auteur de la brochure le dit si bien, entre tous l'agriculture convient aux labours du sourd-muet, ces deux institutions des Clercs de Saint-Viateur sont un bienfait national. Puisse-t-on leur accorder l'encouragement qu'elles méritent.

Mgr Bourget, de sainte mémoire, fut, on se le rappelle, le fondateur et M. le Dr P. Beaubien, père de l'honorable M. Ls Beaubien, le premier bienfaiteur de cette œuvre. A nos remerciements pour le Rev. M. Manseau, C. S. V., directeur de l'institution, de son envoi, nos félicitations se joignent pour les ouvriers typographes de l'institution, qui nous offrent une publication de la meilleure venue.

Depuis quelque temps, on a mis en circulation les livraisons premières d'un nouveau journal : *La Libre Parole*, de Montréal, "feuille indépendante hebdomadaire." Le bon esprit moral qui semble devoir animer le plus généralement cette publication, à l'encontre de ce qu'on avait dès l'abord appréhendé, — son nom, voyez-vous, dans une ville et dans un temps où des oseurs sacrilèges viennent se faire dégénérer en honteuse licence la pure et noble liberté de la presse, — son bon esprit, dis-je, selon qu'il nous en paraît pour tout de suite, et sa vigoureuse rédaction présagent à *La Libre Parole* une importante carrière. Le portrait de Mgr l'archevêque de Montréal, avec notice biographique, l'article, qui veut être impartial, sur notre clergé et son rôle, la vigoureuse revendication contre l'imposture nationale du monument Nelson, la causerie agricole à la fois pratique et amusante : voilà autant de choses remarquables dans le premier numéro.

Dans ses numéros suivants *La Libre Parole* ne se dément pas. Elle fait honneur à la belle devise qu'elle s'est choisie : "Le Canada aux Canadiens." Puisse l'ardeur de son zèle être seulement tempérée par une juste prudence. Les articles intitulés *L'enseignement classique ; La France et le monument Maisonneuve* sont de louables plaidoyers en faveur de très bonnes causes. Nous souhaitons au confrère de persévérer ainsi dans la droite voie. Il devra y trouver, infailliblement, le succès de bon aloi !

PETITE POSTE EN FAMILLE. — G. De Lespoir, Ste-Thérèse. — Il me serait on ne peut plus agréable de publier *Tout chante* : tant il y a de réels mérites en ce joli pastel rythmé. Malheureusement, les péchés de forme, certaines choses vagues, sacrifices faits à la rime, m'en empêchent. Reprenez-vous et faites mieux : vous en êtes capable, ça se voit.

Pedro, Saint-Liboire. — Pour la nouvelle, nous disposons de plus d'espace. Aussi, votre *Naufrage* a plus de chances. D'autant mieux que c'est un louable travail, dont je vous dis merci. Néanmoins, *A combattre* est toujours en lieu sûr, encore loin du panier, n'ayez souci.

Gaston P. L., Montréal. — Ne soyez pas trop surpris si votre *Vengeance bleue* a été un peu modifiée. Nous ne sommes bien aperçus qu'après composition qu'elle détonnait un peu trop sur le genre que nous avons coutume d'accueillir. S'il vous plaît d'en prendre note, et sans rancune.

Marie-Emile, Montréal. — Deux raisons militent contre votre envoi. La première : point de nom responsable. La seconde : cette forme versifiée, en pleine rupture de ban, avec la prosodie française, gaspille votre idée. Vous eussiez fait, en prose, une fort jolie fantaisie, avec cela. Vous pourrez en essayer.

Un abonné, Sherbrooke. — Merci des flatteuses remarques, et de votre bon vouloir. Vous avez de la poésie en tête et de l'harmonie au cœur. Reprenez votre *Soirée solitaire*, en compagnie d'un bon traité de versification française, et si vous y mettez un peu de soin vous en ferez une pièce bien présentable.

JULES SAINT-E.

LA LÉGENDE DU GOUFFRE



DEPUIS longtemps, Satan s'est retiré du monde. On ne le voit plus travesti de mille manières, toutes plus diaboliques les unes que les autres, jouer de bons tours aux humains effarés. Mais, dans toutes les campagnes reculées, on a conservé maintes légendes dans les

quelles Satan et ses acolytes, le Drac, le Farfadet, et tant d'autres jouent des rôles à rendre jaloux les meilleurs escamoteurs, voire même les meilleurs pitres et clowns de nos cirques. On se le transmet de génération en génération, comme autrefois les trouvères se transmettaient les gestes, et c'est à voix basse, avec un sentiment de terreur et au milieu d'un silence quasi religieux que les bons vieux les racontent autour de lâtre. C'est ainsi que celle qui me revient aujourd'hui s'est perpétuée dans un coin de la Montagne Noire.

Entre deux montagnes à pic, dans un étroit vallon, l'Arbiel coule dans un lit creusé dans le roc. Une cascade de dix mètres et au bas, recevant le gerbe argentée que forme l'eau dans sa chute, le gouffre de la Tino. Un trou rond, béant, creusé dans le roc comme un trou de mine qui n'a pas éclaté. Pas bien grand, à peine quatre mètres de diamètre, mais si profond, si profond, si l'on en croit les vieux pères, qu'on n'a jamais pu en découvrir le fond. Et au-dessus, le dominant de son énorme masse, aride, crevassée, projetant dans les airs des dents énormes ou offrant des cavernes sous ses entaillements, abri des oiseaux de proie, un roc aussi sec, aussi nu que son nom est rustre, "le roc du Bougre," connu à dix lieues à la ronde.

Sur le penchant de la montagne de gauche, s'arrêtant à quelques pas du gouffre, un maigre pâturage offre ses rares herbes à de petits troupeaux.

A donc, quand se passa le fait, Simon, berger à "la Métairie Grande," le menton sur les deux mains appuyées sur un long bâton, son fidèle Picard à ses pieds, surveillait son troupeau qui paisait. Le jour baissait déjà et les brebis ne broutaient plus que du bout des lèvres les herbes les plus délicates. Soudain, sortit du gouffre un bélier magnifique, à la laine soyeuse d'une belle teinte noire, les cornes admirablement tournées en hélice, qui vint se mêler aux brebis de Simon. Et, tout en broutant, s'approcha de chacune comme pour les reconnaître ou leur dire à l'oreille, de sa voix moutonnaute, quelque propos secret.

Cela dura peu. Le soleil retirait ses derniers rayons derrière les brumes du couchant, et les premières lueurs du crépuscule semblaient avancer avec précaution. Le bélier retourna vers le gouffre, fit un plongeon et, nouveau troupeau de Panurge, toutes les brebis le suivirent. Pas une ne resta auprès du berger affolé ; pas même sa Blanquette, sa préférée ; celle qui toujours, en tête du troupeau, venait lécher ses mains et chercher jusque dans les poches de son sarrau le pain qui lui était destiné.

Pauvre Simon, que faire devant cette infortune ! Comment se présenter à la métairie, seul, sans ce troupeau sur lequel on comptait déjà pour la foire prochaine !

Eperdu, affolé, il courut vers le gouffre. Mais il eut beau appeler de sa voix la plus douce et la plus caressante sa Blanquette aimée, rien ne lui répondit ; pas une ne revint. Le gouffre avait refermé ses ondes et englouti pour toujours ces brebis qui faisaient son orgueil, tant elles étaient jolies.

La tête dans ses mains, il se prit à gémir. Mais au milieu du gouffre une face humaine, le front orné de cornes, apparut à ses yeux et le glaça d'effroi par son ricanement. Simon comprit. Le diable avait pris son troupeau. Transi de peur, il s'enfuit raconter son malheur et jamais il ne voulut reconduire des brebis au pâturage.

Depuis, une superbe route a séparé le pâturage du gouffre, mais nul n'a revu les brebis de Simon.

E. MARTIN.

Capendu (France), 1893.

Voulez-vous rire de tout cœur ? Lisez les *Ferres de Piron, chansons, etc.*, prix 15c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.